

études de son fils qu'il trouvait « trop longues pour sa destination », et qu'il contrôlait, du reste, « avec la plus grande rigueur. » Sur sa demande, le P. Sauvage confiait l'enfant à un répétiteur particulier, un septuagénaire aux allures un peu étranges, revêtu de l'habit ecclésiastique, mais n'ayant reçu aucune ordination, qu'on appelait « l'abbé Girardin », et qui gagnait sa retraite en surveillant l'étude des minimés. « Il avait grande influence sur nos messieurs par les histoires fantastiques de brigands, qu'il savait conter à vous faire frémir. »

Mieux que personne, en effet, l'abbé Girardin était capable de narrer ces terribles histoires, « qui avaient jusqu'ici tramé sa propre existence. » Quel ne fut pas l'étonnement de notre jeune compatriote, lorsque, le 22 août 1722, Villars, arrivant pour présider les prix, ouvrit brusquement la porte de l'étude, et embrassa son vieil ami devant tous les enfants ? Ce vieil ami était le fameux Falbas, l'ancien faux-monnayeur, celui qui, un jour, en Alsace, avait sauvé la vie au maréchal. Par pitié et par reconnaissance, Villars était allé trouver Louis XIV à Versailles. Le grand roi était au déclin de son règne ; ses coffres étaient vides ; l'ennemi menaçait la France de toutes parts. « Sire, voici quinze cent mille livres, mais signez-moi le pardon du coupable qui paye sa grâce aussi généreusement. » — « Son nom ? » — « Impossible, Sire. » — La grâce était signée. Falbas, à son tour sauvé, avait obtenu de ses anciens maîtres la faveur de passer ses derniers jours et de mourir près d'eux (1).

L'abbé Girardin fit si bien que François, admis le 9 novembre 1721 en sixième sous le P. de Romans, recevait en janvier le livre des *Rudiments*, la *méthode latine* de Juilly, traduisait

---

(1) Il mourait en novembre 1722, et était remplacé par l'abbé Nicart.